

Format de citation

Dos Santos, Jessica: review of: Michel Lallement, *Le travail de l'utopie. Godin et le Familistère de Guise*, Paris: Belles Lettres, 2009, in: *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 2010, 41, DOI: 10.15463/rec.1189726531, downloaded from recensio.net

First published: <http://rh19.revues.org/index4072.html>



copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées. Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

**Michel LALLEMENT, *Le travail de l'utopie. Godin et le familistère de Guise, Paris, Les Belles Lettres, 2009, 510 p. ISBN : 13-978-2-251-90001-8. 29 euros.***

Quelques jours avant sa mort, Jean-Baptiste André Godin (1817-1888) écrivait à propos de la Société du familistère : « J'ai fondé l'institution la plus complète qui soit au monde ». C'est justement sur cette affirmation que Michel Lallement, sociologue et professeur au Conservatoire national des arts et métiers, s'interroge en se penchant sur l'histoire de la Société du familistère de Guise. Partant du principe, malgré le rejet par l'intéressé de l'appellation d'« utopiste », que le langage utilisé par Godin pour décrire son œuvre est en soi une utopie, « modèle abstrait d'organisation du monde qui bouscule les pratiques et les représentations », l'auteur s'interroge sur les effets concrets qu'a pu avoir, au familistère, cette utopie et en quoi celle-ci a pu contribuer à l'« institution du travail ». Il ne s'agit donc pas de questionner l'évolution à long terme de l'association ou son échec final - le récit prend fin avec la mort de Godin - mais plutôt de se concentrer sur le processus de construction et de réalisation de l'œuvre.

Pour répondre à cette interrogation, Michel Lallement articule analyse sociologique et récit biographique, dressant un tableau complet à la fois de Godin et de son œuvre. Ce tableau est esquissé, tout d'abord, par le récit du parcours de ce jeune ouvrier métallurgiste qui, découvrant en même temps le paupérisme ouvrier et le socialisme, fait le vœu de réussir socialement afin de devenir un acteur de l'amélioration de la condition ouvrière. S'attardant peu sur le succès foudroyant rencontré par Godin qui, quelques années après avoir fondé un petit atelier d'appareils de chauffage, se transforme en capitaine d'industrie reconnu, Michel Lallement insiste avant tout sur le portrait intellectuel de ce patron hors norme. Ce portrait se constitue progressivement au cours de l'ouvrage : dans un premier temps, l'auteur nous présente les courants intellectuels et philosophiques qui ont influencé la pensée de Godin (Fourier, bien sûr, mais aussi Kant et Swedenborg) puis résume rapidement les projets de réformes sociales que celui-ci n'a cessé toute sa vie de défendre, projets républicains, pacifistes ou encore féministes. La description des écoles du familistère est par la suite un moyen d'évoquer toute l'importance que Godin, en bon coopérateur, accorde à l'éducation, de même que l'interrogation sur les relations sociales au sein de l'usine permet d'aborder un dernier projet de réforme visant à établir par branche des salaires minimaux, négociés dans de véritables conventions collectives.

Au-delà de ce portrait du fondateur du familistère, il reste à décrire l'œuvre en elle-même. Michel Lallement s'y attelle en distinguant trois grands aspects : le familistère proprement dit, c'est-à-dire les bâtiments construits à partir de 1859, l'association « fraternelle du capital et du travail » fondée en 1880 et enfin les multiples questions liées au travail. Le familistère est présenté en premier, suivant l'ordre chronologique de

constitution de l'« institution » : on découvre non seulement l'architecture des corps de logements, des magasins ou du théâtre, mais aussi les principes d'organisation. Le « Palais social » vise à offrir aux ouvriers « les équivalents de la richesse », c'est-à-dire un standard de vie pour lequel la bourgeoisie paye cher mais auquel les travailleurs pourront accéder grâce à la collectivité, garante à la fois de solidarité et d'une auto-discipline émancipatrice. Mais l'amélioration des conditions de vie ouvrière n'est pour Godin qu'une première étape : son objectif plus ambitieux est de fonder une association qui permette de proposer à la fois une nouvelle forme de rémunération du travail (par la participation aux bénéfices), la transmission progressive du capital aux ouvriers et enfin la mise en place d'un système de protection sociale complet reposant sur la solidarité et la mutualité. Après une période de tâtonnements et d'expériences touchant à la participation ouvrière aux bénéfices et à la gestion, que Michel Lallement décrit avec une grande précision, Godin atteint son but en 1880. Enfin, une large place est accordée à la question du travail et de son organisation au sein de l'association : sont ainsi évoquées les formes concrètes de la production, le travail féminin, le temps de travail, la rémunération ou encore les relations sociales au sein de l'usine.

Le rassemblement de ces éléments disparates liés au travail permet à l'auteur de répondre, enfin, à la problématique sociologique posée en introduction. Proposant sa propre définition de la notion d'institution totale, Michel Lallement montre que si la Société du familistère telle qu'elle a été conçue répond bien à cette définition, sa mise en œuvre pose plus de problèmes. L'idéal de Godin et la pratique des ouvriers entrent parfois en contradiction et nuisent à l'efficacité de l'institution : bien que ce soit le travail que Godin ait avant tout cherché à valoriser et récompenser, c'est paradoxalement l'usine, plus que le familistère, qui se révèle imperméable aux réformes et aux innovations.

Le familistère n'est donc, pour Michel Lallement, que partiellement une utopie en actes : si le bilan est nuancé, ce questionnement a permis de dresser une monographie complète, donnant à découvrir au néophyte le personnage de Godin et l'ampleur de son œuvre. On peut simplement regretter que, concentré sur cette description, l'ouvrage ne laisse de côté le monde extérieur : en l'absence de comparaison générale avec d'autres expériences ou avec les idées du mouvement réformateur naissant, le familistère apparaît ici comme un élément insulaire, ce qui est, certes, le propre de l'utopie, mais non son objectif.